

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Voici que, comme les sauvages, nous nous habillons de peaux de bêtes. La belle fabrication lyonnaise, sans rivale dans le monde entier, n'offrant pas au goût original de notre époque assez d'excentricité, l'on vient d'imaginer, pour plaire à ce que nous nommerons le goût blasé, de faire des costumes en peau de Suède dans les tons naturels; on tanne la peau et on la prépare dans des proportions qui permettent de tailler un corsage et de faire des bas de jupes, sans autres coutures que celles habituelles; elle s'applique d'un dessin courant, faisant relief, en velours ou drap d'un ton plus foncé, ce qui donne un camaïeu charmant, surtout si l'applique est maintenue par une ganse ou une soie de même ton moyen.

Nous trouvons étranges, d'abord, toutes ces nouveautés en dehors du courant, nous nous révoltions même de les voir si vite acceptées, et sans lutte encore! C'est que nous oublions que le mot qui les patronne les couvre de son prestige: c'est *la mode*.

Donc, puisque c'est la mode pour les grandes élégantes de se vêtir de peau de bête, disons comme elle



Capeline pour sortie de théâtre, faite d'un chape en tricot de laine blanc, de madame Bréant-Castel.

est employée en décrivant les costumes que nous avons vus chez madame Bréant-Castel. Avant de parler des costumes de ville, nous dirons que les costumes des patineuses ont eu la primeur de cette nouveauté. La peau se combine toujours avec une étoffe souple comme le cachemire, le drap léger, tissus unis qui s'harmonisent avec la nature mate de la peau.

Un costume de teinte biche, peau et drap, est ainsi composé: Une jupe en taffetas sur le bas de laquelle est appliquée une bande de peau de cinquante centimètres, posée à dix centimètres du bord de la jupe; ces dix centimètres couverts d'une dizaine de petits tuyautés en drap posant les uns sur les autres et formant un volumineux fouillis; au-dessus du dernier, une applique de velours décrivant une grecque. Une tunique drapée irrégulièrement et ramassée derrière, sous le pouf, dans une grosse corde de soie de même ton nouée de plusieurs coques, la corde arrêtée, aux extrémités,

par un gros nœud. Le corsage en peau avec une basque-gilet, des poches, un col montant, une manche collante boutonnée jusqu'au coude, le tout décoré d'une grecque en velours proportionnée.

Un autre est en peau brun fauve et vigogne. Au bas de la jupe, une grosse ruche en faille de même ton surmontée d'une demi-jupe en peau couverte d'un feuillement courant, en peau de ton plus foncé; une redingote en vigogne rejetée, comme l'habit garde-française, en revers de peau; un retroussé accentué, des poches en peau et un parement à la manche. L'étoffe—comme la façon de ces costumes—tend à dessiner, à accuser les contours de la taille, et cette fureur de se mouler dans les corsages pourrait bien avoir contribué au succès des corsages en peau, car il nous faut ajouter que beaucoup de femmes portent avec leurs jupes en satin, en moire, un corsage en peau qui est d'un plastique désespérant pour beaucoup; cet assemblage de peau mate et de soie chatoyante est malgré tout fort joli, et l'on est indulgent quand les yeux sont charmés.

On reprend cet hiver le col Médicis dont les proportions se mesurent à la taille plus ou moins élancée de la femme; on en fait de petits tout roulés, renfermant une ruche en tulle ou en dentelle qui emprisonne le cou de ses plis vaporeux; on en fait de très hauts qui semblent la base de la tête; ils vont bien aux cous élancés. On en fait de très montants au dos et dégagés devant, avec des flots de dentelle qui sortent de l'encolure et se répandent en coquillés jabot. Plus que jamais, on chiffonne des dentelles sur les corsages, on en met des fouillis qui sont élégants et qui vont bien au visage; aussi voit-on moins de corsages ouverts; à moins que ce ne soit pour un dîner de cérémonie, une soirée d'apparat, où le grand décolleté carré, en cœur, en triangle, est obligatoire.

Pour les soirées intimes, même si les invitations sont étendues, pour les dîners de famille, on ne porte que le corsage montant, le costume fût-il clair ou foncé, en moire, en satin ou en damassé. On l'orne d'une foule de jolis accessoires: d'un long revers cernant un plastron finement plissé mourant dans la pointe du corsage, d'une façon de chemisette en dentelle faite de volants superposés, sur lesquels jouent des pampilles en perles ou en fine passementerie égayées de jais, ou bien encore d'un double jabot en satin froncé sous lequel courent les coquillés d'un double jabot en dentelle blanche.

La manche, cet hiver, est moins garnie; cela tient à sa forme collante; on la fronce, dans le haut, à la manière des Valois, pour former un seul bouillon; elle descend ensuite moulant le bras et se boutonne de côté; on la fait toute plate avec un revers Louis XV d'où s'échappe une manchette de dentelle ou bien encore boutonnée, ouverte et s'enfuyant dans le bas

où elle dégage un bas de manche en étoffe froncée.

Nous avons dit que l'on porte toujours beaucoup de dentelles vraies et de fantaisie, des guipures, de grands cols, aussi bien les enfants que les jeunes filles et les jeunes femmes: nos lectrices trouveront une des plus jolies collections chez madame Duret, à la Compagnie Irlandaise, 219, rue Saint-Honoré, au coin de la rue d'Alger.

Avant de donner les renseignements promis dans notre dernier courrier de la mode, nous dirons quelques mots du rayon de dentelle que cette maison vient d'ajouter à sa spécialité des mouchoirs. Nous y avons vu des gilets en dentelle Duchesse et point à l'aiguille d'une finesse et d'une élégance toute parisienne, des parures, col et manchettes, forme carrée, ronde, en guipure irlandaise, vénitienne, pour les enfants et les fillettes, et aussi des éventails en dentelle de chantilly, en application; nous désignons de préférence ces diverses fantaisies qui s'offrent en cadeaux du jour de l'an, de même une garniture en guipure copiée sur des dessins anciens pour costume; et pour ameublement, une grosse guipure d'un très bel effet que l'on appliquera sur des rideaux d'étoffe. Pour rideaux de vitrage on trouve à la Compagnie Irlandaise un tissu pur fil avec des dispositions de jours très variées, des lignes mates et claires, des rayures plus ou moins larges à 1 fr. 80 le mètre; c'est élégant, solide et sortant du courant ordinaire. Dans les fantaisies nous avons omis de signaler un joli cadeau à faire aux jeunes femmes élégantes: une cravate en batiste de soie blanche brodée, aux deux bouts, d'un très beau bouquet au plumetis et encadrée d'un fin feston; il ne se peut trouver rien de plus délicat comme broderie; cette batiste de soie souple et transparente se lave bien.

Pour cadeau d'étrennes il y a encore un nouveau genre de mouchoirs: petit ourlet arrêté par un point d'échelle; dessous court un cordon de fleurettes au plumetis et un jeté de feuilles sur l'ourlet; cette disposition se répète avec des fleurettes variées et de plusieurs grandeurs. On peut y ajouter une petite Valenciennes; mais pour que le mouchoir conservât son cachet, il ne faudrait pas qu'elle eût plus d'un centimètre; il y a encore des mouchoirs à bord festonné de toute sorte d'écailles avec disposition de pois, de fleurettes, et aussi avec l'encadrement répété au volant posé à plat; toutes ces jolies utilités nous paraissent appelées à faire grand plaisir à celles qui les recevront.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219).

Capeline faite d'un châle blanc en tricot de laine. — Faire, avec de la cannetille et du gros tulle, une carcasse, qui s'appuiera sur le sommet de la tête jusqu'aux oreilles, et réunir les deux bouts par une bande transversale qui s'appuiera sur la nuque. Prendre un des côtés du châle et fixer le milieu sur la carcasse; former devant quelques plis afin que le bord puisse légèrement badiner, arrêter les plis

sous un nœud de moire. Rejeter ensuite le châle de côté, le fixer derrière l'oreille en le maintenant sur la carcasse et donner au châle le tour qui le rejette en revers. Derrière, flot en ruban de velours noir.

Costume en cachemire et satin noir.—Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en satin noir sur lequel se détache un ornement découpé en dents-crêneau, dents rouleautées de



Falconer imp. Paris

4342

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de M^{me} Bréant-Castel, 12, rue du 4 Septembre - Stoffes en foulard de la Comp^{ie} des Indes, 34, B^d Haussmann.

Machines à Coudre de la M^{me} Baile, 46, rue du Bac - Corsets & Tournures de la M^{me} de Plument, 33, rue Vivienne.

Mouchoirs de la Comp^{ie} Irlandaise, 212, rue St Honoré, & 16, rue d'Alger.

satin. Tunique en cachemire régulièrement relevée des côtés, avec nœud en satin piqué dans le bas et de côté, le poul s'agrafe sur la basque du corsage découpée en dents-crêneau, avec plissé dessous. Col montant; à la manche ronde, plissé surmonté d'une draperie.

Costume en satin et broché myrte. — Jupe en taffetas, garnie en tablier de plissés en satin; les trois premiers

contournent la jupe. Tunique en satin, froncée sous la pointe du corsage dont le bord se perd sous la draperie; les devants de la tunique reçoivent un ornement en broché et le relevé poul se pique de nœuds en ruban de satin. Un nœud à longues coques avec bouts flottants, se pose sur les fronces de la tunique et semble piqué sur la pointe du corsage, lequel est en broché avec plissé de satin à l'encolure et à la manche.



Costume en cachemire et satin noir.



Costume en satin et broché myrte.

Modèles de madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4342

TOILETTES DE BAL

Costume en broché Pompadour et satin abricot. — Jupe en broché à rayures fondues bleu ancien et abricot pâle, avec courant broché Pompadour; dans le bas une grosse ruche composée de plusieurs plissés en satin abricot avec dentelle au milieu. Paniers en satin abricot garnis de dentelle et formant derrière un poul terminé par de longs pans. Le corsage est à longue pointe, avec un grand décolleté carré garni d'une dentelle tombante. Manche-bouillon et traîne de fleurs traversant la poitrine. — Dans les cheveux,

aigrette en diamants. — Souliers en satin bleu pâle. — Gants de Suède blancs.

Robe en satin paille. — Au bas, trois petits plissés; le tablier couvert de pampilles en perles fines, et la tunique ouverte en rideau, à traîne carrée, serrée de côté par de grandes coques en satin qui soutiennent un poul accentué, Corsage à pointe avec frange de perles au décolleté arrondi fleurs à l'épaule. — Souliers en satin paille et bas de soie blancs. — Gants en chevreau.

CAUSERIE

La fin de cette année 1881 a été aussi celle de deux existences de femmes qui méritent d'être mentionnées dans un journal lu par les femmes, et écrit spécialement pour elles. La mort de madame la princesse de Beauvau, celle de madame de Nerville, laisseront à différents titres un vide dans la société parisienne; leurs noms reviendront souvent associés aux mots d'esprit, de charité, d'accueil aimable, de protection éclairée des arts; il semble qu'un rayon lointain de grâce et de beauté les éclaire par delà le tombeau.

L'une d'elles, la princesse, fut toute grandeur d'âme et toute générosité; elle sortait de cette aventureuse race polonaise qui ne sait rien faire à demi, qui prodigue son or et son sang, qui dépense son cœur sans compter pour la patrie, pour la religion, pour la liberté, pour l'amour; race de poètes, de guerriers, de charmeresses qui, grandes dames toujours, savent être au besoin d'intrépides amazones ou des sœurs de charité sublimes. Jeune, madame la princesse de Beauvau avait été idéalement belle; jusqu'au bout, elle devait rester élégante et majestueuse. Élançée, blonde et blanche, souple et ondoyante dans tous ses mouvements, elle portait encore sur son front pâli par l'approche de la mort comme une empreinte royale. Personne ne poussa peut-être au même degré la charité dans son acception la plus haute, l'enthousiasme pour toutes les nobles causes; jamais elle ne repoussa une supplique; elle n'admettait pas l'impossible; après avoir donné aux pauvres plus qu'on n'eût osé lui demander, elle travaillait, elle mendiait pour eux.

Ces merveilleux ouvrages éclos sous ses doigts de fée, ces broderies incomparables composées avec une sorte de génie, exécutées avec une habileté inimitable et qui firent sensation, notamment à l'Exposition universelle de 1867, furent vendus au profit de l'indigence. L'aiguille devenait un pinceau dans cette main de dessinateur et de coloriste, elle créait des œuvres dignes de prendre place dans les vitrines d'un musée; la plus brillante imagination s'y reflétait. Et l'adroite princesse n'était pas seulement artiste; son intelligence savait tout embrasser comme son cœur savait tout comprendre; une ardente piété ennoblissait encore les élans de cette nature généreuse et passionnée, à laquelle le monde, avec ses petites entraves, n'eût pas suffi. Ce fut cette dévotion, sans cesse croissante, qui adoucit en elle les blessures que la vie ne manque jamais de faire aux âmes trop sensibles, trop éprises de tendresse et d'idéal pour trouver ici-bas la satisfaction de leurs désirs.

L'été dernier, souffrant mille tortures dans sa résidence de prédilection, à Houlgate, au bord de la mer ont ses yeux, épris de l'infini et déjà tendus sur l'éter-

nité, se détachaient avec peine, elle édifiait son entourage par un courage surhumain, une résignation profonde et les protestations de foi heureuse, inébranlable qui jaillissaient de ses lèvres avec l'éloquence qui avait toujours été l'un de ses dons, une éloquence qui eût remué les foules, comme dans l'intimité, elle attendrissait les cœurs. Ces grandes figures, — grandes par le sentiment plus encore que par l'intelligence, — ces figures d'inspirées sont rares de notre temps; nous oserons même dire qu'en la personne de la princesse de Beauvau une personnalité unique a disparu.

On peut rencontrer des facultés mieux pondérées, mieux équilibrées, moins sujettes à ces défaillances immanquables chez une femme en qui débordent les idées hardies, les belles illusions, les utopies généreuses, et cette exaltation, cette flamme enfin qui, si elle ne s'épurait aux pieds des autels, serait une cause de périls. Mais le mélange de grandeur et de bonté, de charme et d'énergie, de souveraine distinction et de touchante condescendance, l'horreur des choses communes et banales, l'oubli d'elle-même et l'amour chaleureux de l'humanité jusqu'en ses dernières misères, jusqu'en ses plus lamentables faiblesses, toutes les qualités héroïques et fières que l'on admirait chez madame de Beauvau, où donc les retrouver? Elle était digne de vivre aux temps les plus chevaleresques et il ne lui manqua, dans une époque froide et sceptique comme la nôtre qu'une tâche à la hauteur de son âme.

Tout autrement mondaine et subtile, est la charmante figure de madame de Nerville, une Parisienne par excellence, celle-là. Passons du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Honoré, pénétrons dans ce somptueux hôtel du square de Messine où les plus célèbres représentants des lettres et la fine fleur des jeunes talents recevaient chaque samedi une si gracieuse hospitalité. Tout ce que la richesse et l'entente du luxe peuvent procurer de splendeurs est réuni dans ces salons admirablement aménagés pour les fêtes, mais avec des coins discrets pour la causerie naguère cultivée comme un art, qui tend à s'éteindre, autour de deux femmes aujourd'hui séparées par la mort, mais unies jusqu'à la fin par les liens de la plus vive tendresse maternelle et du plus admirable dévouement filial, puis, en outre, par le goût de l'esprit, par la science raffinée du monde, madame de Nerville et madame Aubernon.

Nous ne dirons rien de la fille plongée dans un deuil qu'il faut entourer de sympathie et de respect; ce n'est pas l'heure de vanter ses talents. La mère était exquise à près de quatre-vingts ans, soit qu'elle tint tête aux académiciens, aux littérateurs, aux artistes réunis autour de sa table, avec une verve, une grâce, un

charme d'à-propos qui faisait penser aux spirituels soupers du XVIII^e siècle, soit qu'assise au piano elle interprêtât en *maître* Beethoven ou Mozart, soit qu'encore jolie dans des toilettes du soir que personne ne s'avisait de trouver trop jeunes pour elle, on la vit faire les honneurs de cette salle de spectacle renommée dans tout Paris, où des amateurs du plus rare talent mêlés aux artistes, interprétaient les œuvres du théâtre moderne, le plus souvent celles de M. Alexandre Dumas, l'un des fidèles habitués de la maison.

Presque octogénaire, madame de Nerville faisait penser à madame du Deffand, moins la sécheresse qui dépara cette autre prêtresse de l'esprit, car les liens de la famille et une bienfaisance sans faste ni tapage la préservaient du vide affreux qui creuse le cœur des femmes à la mode sur leur déclin. En réalité elle n'avait pas vieilli. On reconnaissait toujours en elle l'original du séduisant portrait qui la montre à vingt ans, brune et mignonne, les yeux étincelants comme deux diamants noirs sous les boucles qui encadrent un ovale fin où sourit une bouche expressive; vive, animée, douée d'une incroyable mémoire, elle jouait de souvenir la musique ancienne de préférence, mais aussi le dessus du panier de la musique moderne, lisait tout ce qui paraissait d'intéressant, et portait sur les livres comme sur les gens un jugement net et original. Elle était navrée de la médiocrité du grand nombre des jeunes femmes élégantes, incapables de tenir leur place dans un *bureau d'esprit* ni surtout de trouver le moindre plaisir à en faire partie. Non qu'elle approuvât le pédantisme, mais il lui fallait ces *clartés de tout* approuvées même par le détracteur des *Précieuses*.

C'est sous son influence que se sont élaborées et qu'ont mûri ces pensées tracées par une plume dont nous nous sommes défendu de faire l'éloge aujourd'hui : « La femme frivole est morte à quarante ans; elle se survit ou elle se prolonge quelques années encore, mais elle s'attriste et disparaît, ou elle ne s'intéresse plus qu'aux chiffons et aux folies des autres. A toutes ces femmes qui trouvent qu'elles n'ont plus d'objet quand elles ont perdu la jeunesse et la beauté, il faut dire : — Si vos fleurs vont se faner, remplacez-les par des fruits savoureux; si vous n'êtes plus une parure et un ornement soyez un aliment, et quel aliment précieux que l'intelligence d'une femme cultivée qui s'entretient avec les plus grands esprits de son temps, qui sait les réunir et les grouper, les retenir autour d'elle ! Revenez donc aux vraies sources, aux sources intarissables du beau et du bien : lisez, étudiez, employez vos heures de loisir à l'observation, à la réflexion et vous serez tout étonnées d'avoir combattu l'ennui qui n'est jamais si incurable que lorsqu'il prend la forme du plaisir. »

C'était ainsi qu'on pensait dans cette maison où le plaisir savait se présenter pourtant sous tant d'aspects variés, c'étaient là les conseils qui se dégageaient de la conversation de cette charmante douairière. Elle a vécu

et elle est morte dans une atmosphère de raffinement intellectuel, possédée jusqu'au bout de la curiosité des lettres, décernant d'une main judicieuse la faveur et le succès. Les réputations naissaient et grandissaient, les élections aux fauteuils académiques se préparaient souvent dans ce salon qui ne fera plus qu'entrouvrir sa porte d'ici à bien longtemps. La première infirmité de son âge fondant sur elle à l'improviste, a été pour madame de Nerville le signal du départ; on ne l'a pas vue malade, elle s'est éclipée sans bruit par une dernière recherche des bienséances; un petit nombre d'amis ont seuls été priés de lui faire cortège jusqu'à l'église Saint-Philippe-du-Roule d'où ses restes ont été conduits à Louveciennes, dans ce riant pays où elle transportait chaque été son bureau d'esprit sous les ombrages qui virent passer en villégiature la partie la plus galante de la Cour de Louis XV.

Puisque nous parlons de femmes supérieures, il est peut-être à propos de rappeler le nom de madame Récamier qui a défrayé tant de causeries dans ces derniers temps, grâce à la publication des lettres de Benjamin Constant. Rarement avons-nous lu de plus belles lettres d'amour, aucun scandale ne peut s'en dégager, elles attestent une vertu consacrée par de nombreux témoignages; et cependant nous nous demandons si la mémoire de celle qui les reçut et qui n'en fut jamais touchée, n'a pas été atteinte par cette indiscretion, moins grave du reste que beaucoup d'autres du même genre. Deux ou trois phrases de Benjamin Constant, quand on a fini l'attachante lecture d'une correspondance qui est tout un roman, vous poursuivent d'une façon désagréable. Celle-ci par exemple écrite dans un moment de désespoir :

« Je connais trop ce que vous êtes... vous faites le charme de tout le monde; vous ne pouvez faire le bonheur de personne. »

Et cette autre encore :

« Bientôt je ne vous écrirai plus, et votre vie rentrera dans ce repos animé qui vous convient et qui vous trompe sur le mal que vous faites. »

On conclut malgré soi de ces plaintes, évidemment justifiées, que l'inaccessible madame Récamier était en somme une coquette. Si au lieu de la maudire, l'homme singulièrement intéressant qui souffre par sa faute lui rendait grâce et se montrait heureux, les conclusions du monde seraient plus sévères encore. Quelle moralité tirer de là? C'est que les lettres intimes ne sont pas faites pour être imprimées, et que les parents ou amis qui livrent ainsi à la curiosité du public ce qui devait rester secret ou voilé, exposent peut-être les morts, fussent-ils sans reproche, à des jugements hasardeux, ou tout au moins à de fâcheuses discussions.

T. B.

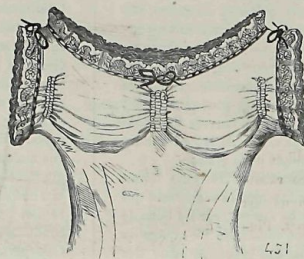


N° 1. Chemise en batiste.

Forme princesse, la poitrine froncée au milieu et des côtés. Une dentelle, au décolleté ainsi qu'à l'entournure.

N° 2. Pantalon en flanelle blanche.

Froncé à une jarretière en broderie anglaise, qui fait tête à une bande com-



N° 1. Chemise en batiste avec poitrine froncée.

Haute ceinture boutonnée derrière. Le jupon est terminé par un volant en broderie anglaise, surmonté d'un volant froncé en flanelle rehaussé d'un petit plissé en dentelle.

N° 5. Collerette en dentelle pour jeune fille.

Un poignet en tulle re-



N° 7. Épingles pour cravate.

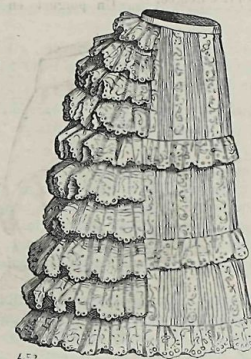
De la maison Senet, 35, rue du 4 Septembre.



N° 2. Pantalon en flanelle blanche garni de dentelle.



N° 5. Collerette en dentelle pour jeune fille.



N° 3. Jupon pour costume de soirée.



N° 6. Tablier en zéphir bleu pâle garni de soutache rouge, pour enfant de trois ans.

çoit deux rangs de dentelle superposés et échelonnés; à l'autre bord un plissé de crêpe lisse posé en spirale fait ruche. Un cordon de perles autour de l'encolure qui se ferme par un nœud en ruban de moire grenat.

N° 6. Tablier en zé-

phir bleu pâle, garni de soutache rouge, pour enfant de trois ans.

Une pièce carrée, après laquelle se monte le tablier qui est froncé au dos, et à plis creux devant. Ce devant est coupé très bas sous la

sieurs rangs de soutache au-dessus de l'ourlet, au col et au poignet.

N° 7. Broche antique.

Pour cravate, nœud, etc., coûte 10 fr.; pour la recevoir franco, ajouter 50 centimes pour le port dans la lettre de commande; de même pour la broche composée d'une épingle dorée, avec tête de perle, supportant trois bêtes à Bon Dieu émaillées, prix 5 fr.

N° 8. Chapeau en peluche, passe abaissée, genre Marie-Stuart.



N° 11. Costume n° 10, vu de face.



N° 4. Jupon en flanelle rouge pour enfant.

Au bord, de belles perles taillées. Un poulx de plumes devant, et des coques avec pans en ruban de moire tombant derrière.

N° 9. Costume en cachemire myrte combiné avec un écossais assorti, pour enfant de 8 à 10 ans.



N° 9. Costume en cachemire myrte combiné avec un écossais assorti, pour enfant de huit à dix ans.

Bas de jupe en peluche rapporté sous la robe qui a la forme d'un paletot. Le milieu du dos est plissé verticalement, et le devant croisé sous un plastron froncé en surah, assujéti d'un seul côté.

Col et parement en peluche, ainsi que la ceinture qui se boutonne devant.

MODÈLES DE MADAME HUBLER
30, rue de Clichy.

jupon se pose sur un dessous de taffetas blanc recouvert, aux lés de derrière, de volants de dentelle soutenues par un tulle un peu fort.

N° 4. Jupon en flanelle rouge pour enfant.



N° 10. Costume en drap et peluche, pour enfant de six ans et plus (dos).



N° 8. Chapeau en peluche, de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

posée, alternativement, de flanelle et d'entre-deux; dans le bas, une dentelle, un nœud de côté.

N° 3. Jupon pour costume de soirée, en mousseline et dentelle.

Le devant, fait de bandes en mousseline plissées et d'entre-deux de dentelle, est coupé en deux étages par une dentelle, une troisième au bord. Ce

LA VEILLE DES FIANÇAILLES

(SUITE)

A ce moment quelques mots inintelligibles, ou plutôt insensés, s'échappèrent des lèvres d'Amélie. Ces mots eurent un si douloureux écho dans le cœur de l'étranger que Frantz ne put retenir un sanglot.

« Qui pleure ici ? reprit avec agitation la jeune fille.

— Demoiselle, répliqua le médecin en s'adressant à sœur Angèle, que ceux qui ont à pleurer ne pleurent plus dans cette chambre... »

Frantz sortit, son mouchoir appuyé contre sa bouche, sans oser regarder la fille du gentilhomme. Anéanti par le chagrin, il descendit l'escalier sans penser, et se trouva devant le château sans savoir comment il y était venu.

Il vit Janton qui, de nouveau, par un signe, l'appela.

« Connaissez-vous ça ! lui demanda le braconnier en lui montrant la terre.

— Je ne vois rien, répondit Frantz ; qu'est-ce donc ?

— Essuyez vos yeux, vous y verrez plus clair, repartit avec émotion le montagnard.

— Mais encore ?

— Regardez là, là et là...

— Je vois, dit le jeune homme, des traces de pieds nus ! Sont-ce bien des pieds d'homme ?

— Et là ?

— Voici des pattes, maintenant ! que signifie ce mélange ?

— Ce mélange signifie, reprit Janton, que ce qui a troublé le sens de notre demoiselle, a passé par là.

— Hélas ! répliqua le jeune homme, en quoi ces traces la touchent-elles ?

— Vous ne vous souvenez donc pas de ce que je vous ai dit hier ? repartit avec étonnement le braconnier.

— J'ai la tête perdue, répondit le jeune homme ; je ne me souviens que du malheur qui nous a tous frappés.

— Pourquoi sommes-nous partis de Clermont cette nuit ? » interrompit Janton.

Frantz Müller regarda sur le sable avec une grande anxiété, et marchant jusqu'au mur du château, vit sous la fenêtre d'Amélie le treillage brisé, les branches de vigne éraillées, un fouillis de pas sur la plate-bande :

« Le compagnon qu'a perdu le maraudeur est venu à Sonnade cette nuit ! murmura-t-il bouleversé.

— Oui, dit Janton ; allez chercher votre fusil ; je vais prendre celui que vous m'avez donné...

— Oh ! repartit avec abattement le jeune homme, le mal est fait !

— D'autres malheurs peuvent arriver, monsieur ?...

— Même pour sauver ma vie, je ne quitterais pas le château tout-à-l'heure.

— Et pour sauver la vie de deux personnes qui se sont dévouées pour la demoiselle ? demanda le campagnard avec quelque sévérité.

— Quelles personnes ?

— Marianne et la Riéton sont allées, cette nuit, chercher M. Bertrand, dit Janton ; elles ne sont pas encore revenues...

— Allez prendre votre fusil, répondit Frantz Müller, je vais chercher le mien. »

L'Allemand, sur deux bons coups de poudre, glissa deux balles dans ses canons, et revint, en toute hâte vers Janton, qui déjà l'attendait.

« On ne voit rien sur l'herbe, reprit le braconnier, gagnons les bords du bois, la terre est détrempée et bonne pour la piste. »

Ils marchèrent activement.

A ce moment, madame Müller, inquiète de ne pas voir son fils, tourmentée de ne pas l'entendre, prit, à la fenêtre, la place que lui-même, quelques instants avant, avait occupée. Elle aperçut Frantz et le montagnard qui disparaissaient dans un des versants boisés de la vallée.

Ces armes, dont elle ne pouvait comprendre l'utilité, cette marche rapide, qui éloignait Frantz du château, lorsqu'à Sonnade se décidait sa vie, effrayèrent étrangement madame Müller : son cœur fut serré par une incompréhensible appréhension ; elle voulut appeler son fils, mais n'osa le faire de peur d'amener, par ses cris, chez la malade, une surexcitation, une crise nouvelle...

Une mère accepte avec un amour si impérieux la fiancée de son fils, que, malgré l'inquiétude de madame Müller, inquiétude qui l'appelait au dehors, il lui fut impossible d'abandonner Amélie au moment où le médecin allait se prononcer sur ce drame qui devait se dénouer consolant ou terrible.

Elle resta donc.

Seulement, comme elle venait de comprendre que cette enfant, qui dans son délire se débattait dans une incessante frayeur, était la seule puissance qui paralysât son angoisse maternelle, elle se rapprocha d'Amélie, prit une de ses mains qu'elle baisa, sans qu'Amélie parut le remarquer, et porta toute son attention sur M. Bertrand.

Assis dans un coin de cet appartement, l'œil fixe, les traits tirillés par un étonnement qui était de la stupeur, le marquis de Sonnade paraissait étranger à tout ce qui se passait. Ses lèvres minces, incolores, que remuaient par instants des mots inintelligibles, se contractaient ensuite en tremblant, comme si des sanglots retenus les eussent agitées. Cependant une réponse extravagante d'Amélie, phrase composée de mots incohérents, effroyables, qui donnèrent le frisson à sœur Angèle, arrachèrent un gémissement à madame

Müller et firent tressaillir même le médecin; cette phrase parut raviver le vieillard :

« Sapristi! sapristi! » murmura-t-il.

M. Müller s'était endormi.

De temps à autre il entr'ouvrait les yeux, jetait un regard impassible sur ce qui l'entourait, et retombait dans son sommeil.

Les deux servantes arrivèrent et se tinrent debout au pied du lit : regardant la Riéton avec un semblant d'intelligence, sa jeune maîtresse envisagea ensuite Marianne, la vieille fille, qui, on n'eût pu dire à quel moment, avait remplacé son bonnet de nuit par un béguin plissé, sans ruban, sans dentelle, sorte de coiffure qu'elle ne manquait jamais de prendre dans les temps de calamités ou de deuil.

« Avez-vous rencontré mon fils? demanda madame Müller aux deux servantes.

— Non, madame.

— Non.

— Seigneur! où est-il? murmura l'étrangère.

— Faut-il l'aller chercher? » répliqua la Riéton.

Madame Müller ne répondit pas.

Laissons toutes ces personnes livrées à leurs diverses impressions, et reportons-nous vers la vallée. C'est là qu'est Frantz.

L'Allemand et Janton suivaient le lit du ruisseau, grossi par l'orage de la nuit. Les eaux écumeuses grondaient contre les rochers.

Les pas qui avaient attiré jusque-là ces deux hommes, longeaient le torrent, se perdant à différentes places dans les parties gazonnées; puis ils devinrent tout à fait invisibles.

Pendant que le montagnard interrogeait avec une grande attention la rive sur laquelle ils étaient, cherchant en même temps à voir sur la rive opposée, Frantz regarda instinctivement autour de lui. Chaque pierre de la vallée lui était connue, chaque arbre avait laissé chez le jeune homme un souvenir de son ombrage... Frantz épiait, écoutait, ou plutôt sa pensée, effaçant de tristes souvenirs, le reportait à d'heureux jours...

Le soleil s'arracha d'un gros nuage blanc, et son or, qui traversa les jeunes pousses, encore chargées de pluie, y réveilla un délicieux concert; chaque branche eût une mélodie.

Les oiseaux semblaient vouloir fêter le retour du jeune homme.

« Oh! Seigneur, murmura-t-il, ici rien n'est changé. Les oiseaux chantent comme ils chantaient pendant qu'Amélie me racontait avec enthousiasme l'amour du montagnard pour sa montagne. Son intelligence s'exaltait à ces récits : de cette intelligence poétique, que reste-t-il? Amélie comprendra-t-elle encore un coucher de soleil? La nature, après l'orage, redevient radieuse; mais elle, après l'ouragan qui a entraîné sa raison, entendra-t-elle encore mon amour chanter dans son cœur? »

Alors, avec cette faculté que Dieu donne à l'être malheureux de pouvoir, au milieu d'un grand deuil, retremper sa pensée dans un lointain riant, Frantz se reporta aux dernières semaines de son séjour chez le vieux gentilhomme; dans ce rêve d'une félicité qui n'était plus, toujours debout, toujours immobile, sous ce même arbre où les oiseaux chantaient, il chemina dans la vallée, sur les pics, s'asseyant sur le bord d'une

source glacée ou sur un rocher branlant, partout où Amélie l'avait accompagné ou conduit... Il la vit le matin venant heureuse à sa rencontre... Il la revit le soir le quittant pour rentrer au château, alors que lui suivait Janton.

La rêve cessa.

Le montagnard, c'est-à-dire l'affût : puis les coups de sifflet de l'homme mystérieux; puis le passage du maraudeur avec une grande ombre derrière lui!

Le souvenir de cette ombre, qui s'enchevêtra quelques instants avec les catastrophes récentes, replongea froidement l'étranger dans une actualité terrible : son regard tout naturellement se porta sur le braconnier.

Le paysan, une main levée, pour recommander le silence, écoutait au loin.

« Eh bien? » demanda tout bas le jeune homme.

Mais Janton ne répondit pas.

« Plus de traces! dit Frantz.

— Plus de traces, répéta, bas aussi, le domestique de M. de Sonnade; mais entendez.

— Quoi donc!

— Les pies se fâchent.

— Eh! que nous font les pies?

— Elles nous font retrouver ce que nous avons perdu. Entendez-les qui jacassent, suivant en voletant quelque chose qui les excite ou les effraye; ce que nous, nous cherchons...

— Alors, marchons sur elles!

— Non pas, dit Janton : voici leurs cris qui se rapprochent; laissons-les venir, au contraire, mais cachons-nous.

— Où cela?

— Dans cette touffe de vigne. Marchez sans bruit.

Le caquetage des pies se rapprochait toujours. Le regard de Frantz se plonge avec ardeur dans le fourré au-dessus duquel elles emmenaient leur vol. Le montagnard, lui, ne regardait point. L'oreille appuyée sur la terre, il écoutait. Tout à coup, il fit de la main un geste tellement significatif, que l'étranger se tapit dans le feuillage.

Un bruit de bois froissé arriva distinctement jusqu'à eux. Janton se mit sur ses genoux; Frantz appréta son fusil.

Une respiration bruyante s'entendait à quelques pas. Une branche sèche fut brisée, à l'autre bord du ruisseau, à deux longueurs de fusil des affûteurs. Frantz mit en joue.

« Vous le voyez? demanda vivement le braconnier.

— Pas encore.

— Ne vous pressez pas; attendez.

Les pies, qui avaient un instant cessé leur caquetage, jacassèrent de nouveau plus bruyamment; elles promènèrent leur vol sur le cours même du ruisseau, et s'éloignèrent dans la direction d'un jeune bois de sapins si fourré, qu'une fouine, pour le traverser, eût été obligée d'allonger sa maigre échine, tant les branches en étaient étroitement unies par leurs piquants.

Le braconnier sortit de sa cachette.

« Que la peste l'étouffe! murmura-t-il, il nous a éventés.

— Pensez-vous qu'il revienne? demanda le jeune homme.

— Non.

Que faire! répliqua Frantz.

— Patience, il ne s'est pas envolé.

— Oh! repartit l'étranger, qui, libre de toute émotion, retombait dans l'anxiété; je n'y puis plus tenir, regagnons le château.

— Nous retournerons au château, hors de malheur, mais avec lui : il faut que notre demoiselle le voie, le touche, j'ai mon idée... »

Il y avait chez le paysan une sorte d'autorité à laquelle Frantz n'osa résister. Cette autorité émanait simplement d'une conviction profonde chez le montagnard : mais une conviction profonde c'est presque la foi; la foi c'est la force; avec elle on remue les montagnes, avec elle le domestique entraîna le maître, qui, aigri par le malheur, commençait à douter...

« Marchons donc, » dit avec abattement le jeune homme.

Eux aussi s'engagèrent dans le bois de sapins. Les cris plus irrités des pies les guidaient seuls dans ce repaire infranchissable, où chaque pas nécessitait une trouée. Leur caquetage était assourdissant, depuis que, sur ce jeune bois, elles volaient plus près de terre, partant plus rapprochées de l'objet qu'elles mettaient en fureur.

Frantz et Janton étaient à peine entrés dans le fourré que madame Müller arriva sur le bord du torrent.

Dévorée par l'inquiétude, elle avait quitté la chambre de la jeune fille, qui, après l'abondante saignée que le médecin lui avait faite, s'était montrée plus calme.

Amélie avait regardé sortir l'Allemande. Son œil songeur resta fixé sur la porte qui venait d'être fermée. La malade s'interrogeait sur la présence, dans le château paternel, de cette étrangère qu'elle ne connaissait pas. Son regard, peu à peu, perdant de sa fixité, elle examina la chambre, et observa tour à tour et lentement le marquis, M. Müller, sœur Angèle, les deux servantes, le médecin... puis la raison rayonnant un instant sur son cerveau :

« C'est la mère de Frantz qui est sortie? dit-elle à la vieille fille.

— Oui, répondit en sursaut sœur Angèle.

— Et lui?

— Qui lui?

— Frantz.

— Il va venir!

— Il va venir, c'est long comme un jour sans soleil...

— Veux-tu qu'il vienne? répéta avec espérance mademoiselle de Sonnade.

— Ou loin comme un autre monde, poursuivit Amélie, qui continuait sa pensée.

— Faut-il l'appeler? insista sœur Angèle.

— Il ne peut venir il est monté au ciel, répondit tristement Amélie.

— Allons, demoiselle, interrompit M. Bertrand, écoutez, s'il est possible, ces idées de votre esprit.

— De mon esprit! fit-elle avec résignation; je n'ai plus d'esprit, il s'est changé en un petit papillon, azur et blanc, qui voltige autour de nos rochers, qu'il prend pour des ruines. Petit papillon, couleur du ciel, vole, vole, pauvre petit!... Le voilà maintenant qui se balance comme un bluet, agité par la brise sur ce champ de blé mûr...

— Il n'y a plus de blés mûrs, répliqua gravement sœur Angèle.

— La moisson est-elle faite? repartit Amélie.

— La grêle a moissonné!

— Oh! tant pis! murmura la jeune fille. Quand donc cette grêle est-elle tombée? poursuivit-elle; la nuit, le jour?... Si c'est dans les ténèbres, elle a dû faire bien du mal... pendant la nuit, les épis se redressent, offrant leur tête à l'ouragan, comme moi!... Après les grêlons, plus de fleurs... Reviens, vole, vole, pauvre petit!

— Sapristi! murmura le vieillard; sapristi!

— Qui me parle? est-ce vous, Frantz? C'est lui, qui fuit, qui vole... Le papillon le suit : pauvre petit! Papillon, couleur du ciel, vole, vole! Il est las. A travers ce petit espace, qui pour lui est un monde, on dirait une fleur de myosotis détachée de sa tige et emportée par le souffle de l'air... Qu'il est petit!... Où va-t-il se poser pour fermer ses ailes et dormir? pas sur ces herbes; quelque enfant, faisant un bouquet, te surprendrait pendant ton sommeil! Ah! Frantz l'a vu!... il tend la main pour le saisir... Vole encore... Il le poursuit!... Vole, vole vers moi; Seigneur, tous deux reviennent... esprit et pensée sont réunis... Merci! à Dieu, à lui!

— Tais-toi, mon enfant, dit sœur Angèle.

— Me taire quand je parle de lui!

— Ne parlez plus, fit le médecin.

— Ne plus parler!

— Converser avec vous-même vous donne une animation qui nous fait mal, à tous.

— Je ne parle pas, je dis son nom. Maintenant, mes oreilles l'entendent; et tout à l'heure ma pensée ne pouvait le saisir; je vais mieux... »

Sœur Angèle, à demi rassérénée, passa sa main sur le front brûlant d'Amélie; le froid de cette main osseuse importunant la malade, elle chercha à s'en dégager.

« Tu ne veux pas que je te touche? dit mademoiselle de Sonnade avec un tendre reproche dans la voix.

— Non.

— Qui veux-tu donc qui te caresse?

— Je ne sais.

— Ton père?

— Non. »

Un sanglot longtemps contenu s'échappa de la poitrine du vieux gentilhomme.

« Qui pleure ici? demanda la jeune fille.

— Personne, répondit M. Bertrand.

— Quelqu'un a sangloté. Pleure-t-on sur moi? Suis-je donc si malade? »

Le médecin dit tout bas à sœur Angèle de faire sortir son frère et l'étranger.

Pendant que la vieille fille exécutait les ordres du médecin, une fauvette chanta tout contre la fenêtre.

Amélie prêta l'oreille, puis écouta avec une grande attention.

Bientôt des larmes roulèrent sur ses joues.

« Mon Dieu! dit-elle, ce chant me fait mal... Entendez bien... c'est l'âme de Frantz qui s'en va au ciel... Elle fait ses adieux à la terre et à moi... Elle monte... elle monte... elle est joyeuse... elle chante... Moi, je pleure, je suis seule... mon esprit la suit. Papillon couleur du ciel, vole... hâte-toi, pauvre petit!...

Vole, vole, l'âme de Frantz sera légèrement balancée sur tes ailes... Oh! fit elle tristement, au lieu de s'envoler vers Frantz, il tourne; son vol est un tourbillon léger; on dirait un flocon de neige... le souffle de l'homme noir pèse sur lui... il tombe... pauvre petit!... »

Deux coups de feu retentirent au loin, et furent répétés par les échos de la vallée.

« Ma tante, dit Amélie, dont la physionomie fut tout à coup changée, le dîner est-il prêt? Voici Frantz qui revient de la chasse.

— Seigneur! dit tout bas sœur Angèle au médecin, cet état va-t-il durer longtemps? Mon Dieu! je n'en puis plus. Ce mélange de raison et de délire est poignant, il me tue.

— Nous sommes au début de la maladie, mademoiselle, repartit M. Bertrand; si vos forces sont épuisées déjà, je serai donc seul à veiller sur elle.

— Je vous assisterai, docteur, répliqua la vieille fille; si elle doit s'en aller, je m'en irai aussi, mais après elle; quand je ne serai plus qu'inutile ici-bas... »

Mademoiselle de la Sonnade ne continua pas.

Amélie murmurait :

« Va-t-en, je n'ai besoin de rien.

— C'est bien là ce qu'elle m'a dit, lorsque je l'ai quittée, la pauvre chère demoiselle, dit la Riéton.

— Tais-toi, répondit sœur Angèle.

— Laisse ouvert, j'étouffe!

— Hélas! hélas! répliqua la servante.

— Tais-toi!

— Où suis-je donc? poursuivit Amélie; je ne reconnais rien de ce qui m'entoure : j'entends des voix dans la nuit, des chuchotements dans le silence... Quelles sont ces voix qui parlent mystérieusement entre elles? Je ne sais... des êtres invisibles partout... L'un d'eux touche mes vêtements... sa froide haleine frôle mon visage... ce souffle me glace... Fermez la fenêtre, j'ai froid... Ah! le dîner est-il prêt, ma tante? Le voici de retour... J'entends ses pas sur l'herbe... il entre dans un massif, et casse, pour me la donner, une branche d'aubépine rose... » JEAN-JACQUES DES MARTELS
(La suite au prochain Numéro.)

ÉNIGME

Je suis doux, et pourtant j'ai la forme anguleuse.
Cherchez-moi : Descendez jusqu'aux mines de Dieuze.

Sel gemme souterrain, stalactites brillants,
Semblant rubis, saphirs, topazes, diamants.

— Je précède toujours le souffle du zéphire;

— Je joue aussi mon rôle important dans Zaire.

— On me trouvait jadis au milieu des hasards,

— Mais je suis relégué, de nos jours, aux bazars.

— Je suis le principe du zèle,

— Puis à la zizanie aussitôt je me mêle.

— Je jeûne avec le Juif martyr Eléazar

— Et figure au festin pompeux de Balthazar.

— Je ressuscite avec Lazare...

— J'ai quelque chose de bizarre...

— Vous me foulez aux pieds avec le vert gazon,

— Et vous pouvez me voir toujours à l'horizon.

— On me trouve en l'azote, — en l'azur je scintille;

— En zigs-zags, dans la nue avec l'éclair je brille.

— N'importe à quel moment du jour ou de la nuit

Je me tiens à votre zénith.

— On me rencontre en chaque zone

— Je suis au cœur de l'amazone

— Et, de Paris, jusques au bourg de Batz,

— Je vous éclaire avec le mélèze, — ou le gaz.

— Parcelle de zéro, — je commande au zouave,

Et concours à former ce modèle du brave.

— Je tonne avec le bronze, — et m'alliant au Czar,

— J'étends surtout mon règne à Zanzibar.

Le mot du Logogriphe du 12 Décembre est *Palmyre*, dans lequel on trouve :

Ame, arme, larme, pal (terme de blason), *Parme, lyre, Pyrame, Myre* (dont saint Nicolas était évêque), *are, mare, mer, rame, lame, prame, palme et mal.*



Costume en flanelle crème, pour jeune fille.

Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

Costume en flanelle crème pour jeune fille. — Jupe en flanelle plissée de plis creux, le bord festonné et l'ourlet piqués en soie noire. Tunique-panier relevée des côtés avec pouf tombant; une petite draperie se détache sous les paniers, et dessous, se fixe un nœud en ruban de moire noir. Un ruban assorti suit le bord de la basque du corsage et se noue en flot au milieu, devant. Col et parement de la manche en velours noir, ce dernier piqué d'un nœud en moire.

Costume en cachemire et peluche loutre. — Jupe



Costume en cachemire et peluche loutre.

en cachemire plissée verticalement de plis creux, avec bande de peluche sur l'espace qui sépare les plis; sur les côtés, ornement de cachemire, plissé verticalement et pincé dans le bas par un flot de coques en ruban de moire; un pouf tombant est piqué de plusieurs flots de moire et agrafé sur la basque du corsage; celui-ci reçoit un plastron de peluche agrafé de côté sous une broderie découpée, appliquée sur une bande de peluche et tournant sur le bas de la basque. A la manche, haut poignet en peluche avec broderie sur la partie supérieure.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4342, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage moyen âge, première toilette (gravure 4347).

Jaquette pour petite fille (gravure 4347).

DEUXIÈME CÔTÉ

Visite marquise, page 4 (cahier de Décembre).